

Kiwi

de Daniel Danis



Photo : Krista Boggs



Création Automne 2007

Conception, texte et mise en scène :

Daniel Danis

Composition musicale et musique en direct :

Jean-Michel Dumas

Distribution :

Baptiste Amann

Marie Delhayé

Chef opérateur :

Stéphane Nota

Conseiller au projet et auteur des images documentaires :

Benoît Dervaux

Vidéaste, montage et traitement des images préfilmées :

Cécile Babiole

Photos :

Krista Boggs

Régie vidéo :

Emmanuel Debriffe

Coproduction :

Le Grand Bleu,

Etablissement National de Production et de Diffusion Artistique,

Lille – Région Nord – Pas-de-Calais

Le manège.mons/**CECN**, Le manège.mons /**Centre Dramatique , Belgique**

Compagnie Daniel Danis, arts / sciences, **Montréal**

Le Fresnoy, **Studio National d'Art Contemporain, Tourcoing**

Commission Internationale du Théâtre Francophone,

Les Coups de Théâtre, **Montréal**

ERAC, **Cannes**

Centre des Arts scéniques (CAS), **Belgique**

Avec le soutien du Fonds d'Insertion pour les Jeunes Artistes Dramatiques, DRAC **et la** Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, de La Manufacture, scènes contemporaines (Avignon) **et** Audience Production (Bruxelles)

Editeur et agent théâtral du texte représenté : L'Arche



Daniel Danis - Dramaturge, concepteur et metteur en scène

Daniel Danis est un des dramaturges québécois les plus reconnus pour la qualité de son écriture. En 1993, sa première pièce, *Celle-là*, publiée chez Leméac, obtient le Prix de la Critique de Montréal, le Prix du Gouverneur général du Canada ainsi que le Prix de la meilleure création en langue française du Syndicat Professionnel de la Critique Dramatique et Musicale (1995), dans la mise en scène d'Alain Françon à Théâtre Ouvert.

Cendres de cailloux, sa deuxième pièce, a reçu le Prix du meilleur texte original lors de la Soirée des Masques, le Premier Prix du Concours International de Manuscrits du Festival de Maubeuge et le Prix Radio France International. Créée en 1993 au Théâtre Espace Go à Montréal dans une mise en scène de Louise Laprade, elle a fait l'objet de nombreuses productions en Europe.

Le Chant du Dire-Dire créée en 1998 au Théâtre Espace Go dans une mise en scène de René Richard Cyr, reçoit de nouveau à Paris le Prix de la meilleure création en langue française dans la mise en scène d'Alain Françon au Théâtre National de la Colline (1999), et lui vaut un deuxième Prix du Gouverneur Général du Canada. Elle entre également au programme de la Schaubühne dans la mise en scène de Peter Wittenberg.

En 2000, Daniel Danis est nommé Chevalier des Arts et des Lettres de la République Française. En 2002, *La Langue-à-Langue des chiens de roche* lui vaut pour une troisième fois le Prix du Gouverneur général du Canada. Daniel Danis écrit également *Le Pont de pierres et la Peau d'images* (pièce jeune public), qui est éditée à l'École des Loisirs.

Outre au Québec, ses pièces ont été jouées à Toronto, Vancouver, Calgary, Edmonton, ainsi qu'en Écosse, en Irlande, en Belgique, en France et en Allemagne. On a pu voir sa pièce *Terre Océane* montée en 2007 au Théâtre du Trident à Québec, puis au Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal, dans une mise en scène de Gill Champagne qui a tourné en Europe par la suite.

Parallèlement à son écriture, Daniel Danis s'est toujours intéressé à la scène et aux arts visuels. Son questionnement sur l'écriture par rapport aux arts technologiques a débuté en 2002 et a inspiré *Lacrima Terra*, *Chant de l'éternel regret*, *Mille anonymes*, *Je ne, Sommeil et rouge*, *Reneiges* et *La Nuit des calendristes*.

Il donne de nombreux stages, ateliers et organise plusieurs laboratoires au Canada et en Europe. Il a été artiste professeur associé au Fresnoy, studio national des arts contemporains deux années consécutives et auteur associé au Théâtre National de la Colline à Paris.

Je ne, Sommeil et Rouge, *Reneiges* ont connu plusieurs phases d'élaboration :

Je ne, en codirection et co-performance avec Rachid Ouramdane à la Ferme du Buisson, à la Ménagerie de Verre, au Théâtre de la Colline et au Festival Klapstuk en Belgique (2004, 2005) ainsi que dans la cadre de « Temps d'Images » à Montréal en février 2007. *Reneiges*, laboratoire présenté en 2008 à l'Usine C dans le cadre du festival OFF.T.A. Parmi ses plus récentes créations on compte *La Trilogie des Flous* (réunissant les trois textes *Je ne*, *Sommeil et rouge*, *Reneiges*) qui a été présenté en première mondiale à l'Usine C à Montréal, en novembre 2008 et *Kiwi*, un « théâtre/film » en direct avec deux acteurs.

Bled, texte pour jeune public sera créée en janvier 2009 en collaboration avec le CDN de Sartrouville et qui sera en tournée en France pendant la saison 2009/2010.

Ses publications

Bled. L'Arche éditeur, Paris, 2008. Paru décembre 2008.

Kiwi. L'Arche éditeur, Paris, 2007.

Sous un ciel de chamaille. L'Arche éditeur, Paris, 2007.

Terre océane. Roman-dit, L'Arche éditeur, Paris, 2006.

Mille anonymes. Lexitexte, L'Arche éditeur, Paris, 2004.

9 vues. Texte de Danis, gravures de Louise Masson. Les éditions du Passage, Montréal, 2005.

e, roman-dit. L'Arche éditeur, Paris, et Leméac, Montréal, 2005.

Terre océane. Roman-dit accompagné de photographies de Susan Coolen. Publication Dazibao, Montréal, 2003.

Le langue-à-langue des chiens de roche. Parution sous la forme de Tapuscrit, Théâtre Ouvert, Paris, 1998. L'Arche éditeur, Paris, 2001. Leméac, Montréal, 2007.

Le Chant du Dire-Dire. Parution sous la forme de Tapuscrit (épuisé), Théâtre Ouvert, Paris, 1996. L'Arche éditeur, Paris, 2000. À paraître chez Leméac, Montréal, 2005.

Le Pont de pierres et la peau d'images (jeune public), l'École des Loisirs, Paris, 1996.

Les Nuages de terre, (version non définitive). Parution sous la forme de Tapuscrit, Théâtre Ouvert, Paris, 1994.

Cendres de cailloux. Édition conjointe, Leméac, Montréal, et Actes Sud-Papiers, Paris, 1992 et 2000.

Celle-là, (premier texte écrit). Leméac, Montréal, 1993 et 2000. Parution sous la forme du Tapuscrit (épuisé), Théâtre Ouvert, Paris, 1993.

Benoît Dervaux est né à Liège en 1966. Il suit les cours de direction de photographie à l'Institut des arts de diffusion de Louvain-la-Neuve. En 1990, il devient l'assistant caméraman de Manu Bonmariage pour l'émission Strip-Tease à la RTBF. Après une courte expérience de cadreur sur divers documentaires, il décide de réaliser ses propres projets. Une longue collaboration avec Jean-Pierre et Luc Dardenne voit le jour. Leur atelier de production documentaire **Dérives** produira *Gigi et Monica*, prix Jean Lods, jeune talent de la SCAM en 1996, puis *Gigi, Monica et Bianca*, prix Arte du meilleur documentaire européen à l'European film Academy (Berlin 1997), prix Silver Wolf à l'I.D.F.A. (Amsterdam 1997). Il sera ensuite cadreur sur *La promesse* des frères Dardenne avant d'entamer la réalisation de *La Devinière* en 1998. Durant ce tournage qui durera une année, il repassera derrière la caméra, e temps de tourner *Rosetta*. Le film *La Devinière* achevé en 2000 est présenté au festival **Cinéma du réel** au Centre Pompidou, et obtient le prix des bibliothèques. Vient alors *A dimanche*, documentaire tourné pour FR.3, toujours produit par Dérives et Agat Films.

Après le tournage du *Fils* des frères Dardenne, Benoît Dervaux entame en février 2002 une collaboration avec le chorégraphe Hedy Maalem.

En novembre 2005, à l'occasion de l'hommage rendu aux frères Dardenne, la cinémathèque de Vienne organise une rétrospective des films de Benoît Dervaux.



Photo : Anne Ransquin

Benoit Dervaux , Conseiller au projet et auteur des images documentaires

Né à Liège en 1966, il suit les cours de direction de photographie à l'Institut des arts de diffusion de Louvain-la-Neuve. En 1990, il devient l'assistant caméraman de Manu Bonmariage pour l'émission *Strip-Tease* à la RTBF. Après une courte expérience de cadreur sur divers documentaires, il décide de réaliser ses propres projets. Une longue collaboration avec Jean-Pierre et Luc Dardenne voit le jour. Leur atelier de production documentaire *Dérives* produira *Gigi et Monica*, prix Jean Lods, jeune talent de la SCAM en 1996, puis *Gigi, Monica et Bianca*, prix Arte du meilleur documentaire européen à l'European film Academy (Berlin 1997), prix Silver Wolf à l'I.D.F.A. (Amsterdam 1997). Il sera ensuite cadreur sur *La promesse des frères Dardenne* avant d'entamer la réalisation de *La Devinière* en 1998. Durant ce tournage qui durera une année, il repassera derrière la caméra, le temps de tourner *Rosetta*. Le film *La Devinière* achevé en 2000 est présenté au festival Cinéma du réel au Centre Pompidou, et obtient le prix des bibliothèques. Vient alors *A dimanche*, documentaire tourné pour FR3, toujours produit par *Dérives* et Agat Films. Après le tournage du *Fils des frères Dardenne*, Benoît Dervaux entame en février 2002 une collaboration avec le chorégraphe Hedy Maalem. En novembre 2005, à l'occasion de l'hommage rendu aux frères Dardenne, la cinémathèque de Vienne organise une rétrospective des films de Benoît Dervaux.

Cécile Babiole, Vidéaste, montage des images pré-filmées :

Après s'être consacrée à la réalisation vidéo et à l'animation en images de synthèse, Cécile Babiole s'est orientée vers la création d'environnements dynamiques privilégiant les manipulations en temps réel de l'image et du son et leurs interactions. Ses dernières installations et performances (*Incessamment*, *Barcode*, *Scribbling waves*, *The way you walk*, *Circulez y a rien à voir*, *Relaity dub*, *Eyepod*, *Do disturb...*) mélangent avec ironie haute et basse technologie et interrogent nos systèmes de perception et de représentation. Qu'elles apparaissent dans l'espace public (rue, autobus) ou privé (galeries, salle de concert), ses interventions témoignent d'un certain regard inventif et dérisoire sur nos corps en mouvement aux prises avec la technologie. Son travail a été distingué par de nombreux prix : *Imagina*, *Images du futur*, *Ars Electronica*, *Festival de l'Audiovisuel Muséographique*, *Festival de Locarno*, prix *SACM*, bourse *Villa Médicis hors les murs*, *Festival Transmediale Berlin*, *Stuttgart Film Winter and Expanded Media Festival*...

Jean-Michel Dumas, Composition musicale et exécution en direct

Diplômé en conception sonore (1998), il écrit la musique de quelques court-métrages dont 2 récompensés (*Prix Mel Oppenheim*, *Prix Jean-François Bourassa* et *Prix Kodak*). Attiré par le détournement d'objets sonores, l'esthétique *noise* et la musique générative, il acquiert par la suite un baccalauréat en composition électroacoustique à l'Université de Montréal (2002-2006). Adeptes de l'informatique musicale (*Max/MSP*, *PD*, *cSound*, etc), il se voit offrir une place au sein de l'équipe de recherche audio de Zack Settel à la Société des Arts Technologiques (2003-2007). Ses pièces pour bande seule ont été jouées un peu partout en Amérique du Nord ainsi qu'en Angleterre, en France et en République Tchèque, récoltant sur la route quelques prix, bourses et mentions (*CEC*, *VoxNovus*, *CRSH*, *CAC*). Le travail sur l'utilisation de la voix narrative en électroacoustique étant le centre d'intérêt principal de son travail destiné à la scène, il crée depuis 2004 plusieurs performances scéniques et autres manifestations théâtrales avec l'auteur Daniel Danis. Il est présentement sur le point de terminer sa maîtrise en composition sous la direction de Robert Normandeau et Jean Piché.

Marie Delhay, Comédienne

Pendant ses études au conservatoire de Liège, elle collabore à Lyon avec Karelle Prugnaut, metteuse en scène qui a su élaborer un langage scénique singulier, fait des collages de textes, d'images, de sons dans des espaces déambulatoires.

Elle participe ensuite à la création d'un spectacle jeune public, avec les Ateliers de la Colline, à Liège, en Belgique. En 2005, après le Conservatoire, elle commence à travailler avec un jeune collectif d'acteurs: la Societas Péridurale, qui s'intéresse à la question du pouvoir à travers des pièces comme *Richard III* de Carmelo Bene, *Pylade* de Pasolini. Elle joue ensuite au Théâtre National à Bruxelles sous la direction d'Isabelle Pousseur dans une mise en scène musicale d'*Electre* de Sophocle avec une composition de Denis Pousseur. Elle découvre le théâtre d'objet avec Agnès Limbos ce qui la conduira à la création, dans le cadre des "squattages poétiques" de la compagnie Gare Centrale d'un spectacle de marionnette: *Le destin* qui est actuellement toujours en tournée.

Baptiste Amann, Comédien

Issu de l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, Baptiste Amann a notamment suivi les cours de Simone Amouyal, Alain Neddard, Philippe Demarle, Didier Galas, Jean-Pierre Vincent, Alain Zaepffel, Eric Frey... En 2008, il joue dans *Dyptique autour de John Cage* dans une mise en scène de Victor Lenoble au Festival les Informelles à Marseille, *Roméo et Juliette*, mis en scène par Didier Giraudon, *Four Six* de John Cage avec Jean Marc Monterat au Grimm à Marseille.

Il participe à un laboratoire "nouvelles technologies" autour de Beckett et MacLuhan avec Jean François Peyret à la Chartreuse, Centre National des écritures du spectacle à Villeneuve-les-Avignon et enregistre (piano) la B.O du film *Dona G* au Studio M à Marseille. En 2007 il joue dans *Le monte plat* d'Harold Pinter, m.e.s Yohann Pisiou, *Une Orestie* d'après Eschyle, m.e.s Jean-Pierre Vincent, texte et dramaturgie Bernard Chartreux, au théâtre de l'Aquarium, *Troïlus et Cressida* de Shakespeare, m.e.s Anne Alvaro et David Lescot. Il participe également à "Auteurs en scène", un cycle de lecture de textes d'auteurs dramatiques contemporains sous la direction d'Emilie Rousset et de Bertrand Bossard, coproduction SACD / Festival d'Avignon. Au cinéma, il tourne avec Karim Dridi dans le film *Ramhza* à Marseille.

Stéphane Nota, Chef Opérateur

Réalisateur depuis 1994, Stéphane Nota partage son activité professionnelle entre le spectacle vivant et la télévision. Motivé par l'idée de la diffusion des arts, au sens large, il réalise des captations de spectacles, des bandes annonces et des documentaires pour différentes institutions comme l'Institut International de la Marionnette, l'AFAA, le Ministère de la Culture, le Centre National des Arts du Cirque, l'Education Nationale et pour de nombreuses compagnies de Théâtre. Depuis 1992, il travaille à la constitution d'un fond mémoire vidéo pour l'Institut International de la marionnette avec la captation de près de 400 spectacles à ce jour. Il y réalise notamment un portrait de Claude et Colette Monestier, des documentaires autour de Philippe Genty, Claire Heggen ou encore Tadeusz Kantor. En 2002, au festival d'Avignon, il réalise pour la chaîne Mezzo une recreation du spectacle "Dilo" d'Opiyo Okach et de « Suites Aléatoires » de Valérie Fricker.

Pour l'Education Nationale il réalise deux documentaires sur "le texte et sa représentation", un travail autour de "Peine d'Amour Perdue" et de "Rhinocéros", mis en scène par Emmanuel Demarcy Mota.

Il travaille également sur le film "Les 30 ans de la Rose des vents" dans lequel il réalise 14 interviews de personnalités pour le film anniversaire de la Scène Nationale.

Parallèlement, il officie en télévision comme réalisateur d'émissions, notamment pour C9télévision à Lille et Notélé à Tournai. Depuis janvier 2002, en association avec ces deux chaînes et WTV à Courtrai, il est le réalisateur de l'émission culturelle bimensuelle « Puls », qu'il a entièrement remodelé (décors, habillage, montage) en 2005. 113 émissions ont été réalisées à ce jour.

Parallèlement à mon parcours d'écriture, depuis quelques années, j'ai entrepris une démarche qui m'a amené à considérer la scène comme un lieu d'investigation de la technologie permettant aux acteurs de multiplier leur jeu d'interprétation et au texte de s'entendre-voir autrement.

Les supports de la technologie de l'image et du son nous permettent d'élargir un vocabulaire d'une plus grande étendue, de multiplier les points de vue tout en gardant à l'esprit que le théâtre est un art vivant se produisant sous nos yeux en temps réel.

Ma formation multidisciplinaire en arts visuels, en théâtre et en danse oriente aujourd'hui mes projets afin d'unir mes préoccupations poétiques au champ exploratoire de la scène.

Je crois qu'il est important de renouveler l'intérêt du public jeune et surtout adolescent pour le théâtre. Depuis l'avènement de l'informatique, des jeux vidéo, de la vitesse des images, ces jeunes sont en contact étroit avec la technologie et ils sont empreints d'un langage visuel qu'ils ne retrouvent pas souvent au théâtre. Cette génération est le public de demain qui, il me semble, ne demande qu'à s'intéresser à un théâtre où ils se reconnaîtront. L'utilisation de la technologie pour offrir du sens ne me semble pas illusoire et, avec *KIWI*, j'aimerais poursuivre ma démarche dans une mise en scène où la technologie ferait sens.

Daniel Danis

Le début de la pièce commence alors que Kiwi a douze ans et se termine l'année de ses quinze ans.

Kiwi, abandonnée par ses parents, demeure avec son vieil oncle et sa femme dans une cabane d'un bidonville d'une métropole. Comme l'arrivée des Jeux Olympiques est proche, les autorités veulent nettoyer la ville et ainsi cacher la misère des enfants qui rôdent dans les rues, orphelins ou expulsés par leurs parents trop pauvres pour leur donner le gîte et le couvert et qui sont obligés de vivre d'expédients.

Laissée par le couple sur la place publique de la grande ville, la jeune fille se retrouve en prison où elle rencontre un groupe de jeunes sans-abri qui la prend en charge. Mangue et Papaye, un jeune couple de seize ans, dictent les règles du groupe et lui expliquent qu'elle peut vivre avec eux, dans cette nouvelle famille aux noms de fruits et de légumes, qu'elle devra oublier son nom d'autrefois, sa vie ancienne, être fidèle au groupe et travailler à la subsistance de la Famille Verte. Elle sera dorénavant nommée Kiwi.

Commence pour Kiwi la réalité de la vie d'enfant des rues. Elle exécute ses premiers vols et comprend que le groupe vit dans une grande misère, que chaque jour entraîne un lot de difficultés à résoudre. Toutefois, la joie de ne pas sentir seule et l'entraide font oublier la tristesse qui pourrait la submerger.

Les jeunes ont constitué, à partir de recels, de vente d'objets trouvés ou volés au marché aux puces, une petite caisse pour les besoins quotidiens, mais la nourriture est rare.

Mangue m'entoure de ses bras dodus, je sens ses gros seins contre ma tête. J'aurais envie que sa peau fonde au soleil. Ce serait elle le ruisseau roucoulant, moi, je deviendrais la feuille d'un ancien été, je voguerais sur ces petits flots qui m'amèneraient à travers bois jusqu'à un supermarché sans porte, je naviguerais dans les allées, tout serait gratuit, j'accosterais aux portes des congélateurs, je redeviendrais moi-même et je mangerais, pour la première fois de ma vie, un sorbet à l'orange.

Kiwi apprend que tous les membres de la Famille Verte se prostituent pour amasser de l'argent afin de s'évader de ce monde où les autorités prennent de plus en plus de mesures drastiques pour enrayer la mendicité, les enfants errants et les itinérants dans les rues de la ville. Des clochards sont tués, des jeunes sont mystérieusement enlevés.

Les membres du groupe ont un rêve, celui de quitter la ville et de se retrouver en communauté dans une maison de pierre qu'ils veulent acheter. Ils amassent minutieusement l'argent de la prostitution pour devenir autonomes sur cette terre campagnarde où ils croient pouvoir être heureux.



Photo : Krista Boggs

Extraits de presse

Samedi 26 JUILLET 2008

Soliloques vibrants et jeunes productions de groupe sont les extrêmes à prospecter dans l'océan du Festival «off» d'Avignon. Ils réhabilitent émotion et investissement personnel dans le spectre artistique. Sélection

(...) Ainsi, le «off» a-t-il révélé quelques merveilles de symbiose entre un cadre particulier et une adresse intense, qui implique également un travail d'acteur qui – en matière d'investissement personnel – va plus loin que le théâtre. Le hasard veut qu'elles soient souvent l'œuvre de francophones non hexagonaux.

(...) *Kiwi* n'est pas un monologue, mais il s'y apparente. La pièce du Québécois Daniel Danis suit les récits en temps réel de deux enfants des rues. Autre sujet atroce, autres moyens artistiques pour l'humaniser, paradoxalement. Sur la scène obscurcie, une caméra à rayons infrarouges traque en permanence les visages des comédiens, presque invisibles. Pourtant, la seule conscience de leur présence savamment économisée donne une âme aux écrans.

La langue de Danis, simple et poétique à l'exception de quelques rares basculements dans le pathos, y trouve un répondant visuel lisse et troublant, qu'accentue encore la capacité rare des comédiens à ouvrir leur visage. «C'est comme se raconter des histoires, seule dans son lit», nous confie l'actrice Marie Delhaye après le spectacle. Ou comment déjouer les excès technologiques en les mettant pour une fois vraiment au service du jeu.

LA CROIX ~ Didier Méreuze

Samedi 26 JUILLET 2008

« A AVIGNON, LE MEILLEUR DU OFF. Dans une offre inégale, voici quelques choix de spectacle en forme de coups de cœur

... Si tous ne sont pas d'intérêt égal, il n'en reste pas moins d'heureuses surprises. A commencer, au Théâtre de La Manufacture, par *Kiwi*, bouleversante descente aux enfers des gosses des rues, du Québécois Daniel Danis dont le site de La Croix s'est déjà fait l'écho. »

LES ECHOS ~ Gilles Costaz

Lundi 28 JUILLET 2008

... Parmi les auteurs contemporains, le Québécois Daniel Danis a fait fort dans l'utilisation des techniques nouvelles avec *Kiwi*, l'histoire d'enfants miséreux vivant dans la marge d'une société criminelle : les acteurs jouent derrière des écrans et ne sont vus qu'à travers les images filmés en direct »

LA CROIX.com ~ Didier Mereuze

Jeudi 10 JUILLET 2008

« UNE PIECE DURE MAIS PLEINE D'ESPOIR

Parmi les mille spectacles du OFF de cette année, il n'est pas toujours facile de trouver son bonheur. Mais il y a LA pièce de Daniel Danis : « *Kiwi* ».

Daniel Danis est un auteur que l'on connaît bien en France depuis quelques années. C'est un Québécois qui a la particularité d'avoir travaillé, il y a 15/20 ans comme missionnaire laïc dans un orphelinat fondé par un pasteur anglais. Ce détail ne relève pas de l'anecdote puisque cela correspond à l'esprit de son écriture qui s'attache aux gens un peu perdus, à ceux dans la douleur, aux personnes dans la soif d'amour. C'est ce que l'on retrouve dans tout son théâtre que l'on a pu voir en France depuis 1995 avec des pièces comme « Cendres et Cailloux », « Le chant du dire-Dire » ou « Le Langue-à-Langue des chiens de roche ». Daniel Danis a été monté notamment par Alain Françon, ce qui est une référence et à Théâtre Ouvert chez Lucien Attoun. Là, en ce qui me concerne, c'est la première fois que je le vois comme metteur-en-scène. Au départ, cette pièce pourrait être assez banale. Il s'agit de la descente dans les bas-fonds des gosses de rue d'une petite fille qui vit dans un bidonville qui va être détruit pour préparer les jeux olympiques. Abandonnée par sa famille,

elle va se retrouver seule jusqu'à ce qu'une bande de jeunes la récupère et l'entraîne dans leur famille. On pense beaucoup aux « Misérables » et à Gavroche sauf que Victor Hugo écrivait au 19ème siècle et que là nous sommes au 21^{ème} siècle mais que les choses n'ont pas beaucoup changé. On entend toute la litanie de ces gosses de rue qui inhalent de la colle, volent, se prostituent et qui, au fond, rêvent de créer une sorte de phalanstère, de vie utopique. En général, ça finit mal alors que là ça se termine plutôt bien. Il y aura une résurrection possible, ce qui est symptomatique chez Danis. Par delà cette histoire qui est très belle, sans misérabilisme et sans complaisance, ce qui intéressant est son travail à la fois sur le texte et sur la vidéo. Une vidéo qui n'est jamais une surenchère sur l'image et sur les comédiens. Ces derniers disparaissent, apparaissent sur l'écran avec des mélanges d'archives et un traitement des images qui donnent un voyage très poétique, très violent mais plein d'amour. C'est vraiment très beau et les comédiens, Baptiste Amann, Marie Delhaye le sont également. Dans l'histoire, il y a une maturité, un regard sur la vie qui est terrible, un mélange de vieillesse de la vie vécue et d'innocence. Et même lorsqu'il parle de prostitution, de drogue, c'est avec tendresse et plein d'espoir. »

WEBTHEA ~ Jean Grapin

jeudi 17 JUILLET 2008

« ... Le texte de Danis a la dimension d'un conte à la fois cruel et réaliste. Il serait tragique s'il ne montrait pas le bon côté des choses, forcément. L'espoir, malgré tout, est tendre, toujours. Au service de cette écriture, la mise en scène qui mêle jeu et projections filmiques, apporte dans sa sobriété un équilibre rare où l'intime prévaut sur le spectaculaire. Etonnamment, la vidéo apporte une aura subtile, un surcroît d'âme. Le cameraman prend la place d'un marionnettiste. Faisant écran, il donne à voir. Les comédiens, qui jouent dans le noir, apparaissent par intermittences dans les interstices comme figurants de leur image projetée, comme autant de gros plans de leur être. Cette co-présence des acteurs et de l'image est un effet rare qu'il faut saluer : il y a là les nouveaux territoires. »

LE MONDE.fr ~ Martine Silber

jeudi 24 JUILLET 2008

« Marathon sans (trop) se fatiguer à La Manufacture, ce lieu bien singulier du off comme l'explique son directeur Pascal Keiser dans un entretien avec Emile Lansman, et prendre une navette car certains des spectacles programmés ont lieu hors les murs à la patinoire de Foncouverte. Cela en valait la peine. *Kiwi* est le fruit d'une collaboration entre le Québécois Daniel Danis et le Belge Benoît Dervaux qui a travaillé pour l'émission *Striptease* sur France 3 et avec les frères Dardenne. Alors que Daniel Danis voulait raconter l'histoire de Kiwi, petite fille abandonnée qui trouve refuge dans une bande d'enfants des rues, il a rencontré Benoît Dervaux qui avait tourné un film documentaire sur les enfants des rues en Roumanie, après la chute de Ceausescu. Leur collaboration permet de mêler le conte et la réalité, le théâtre et le film. Les deux jeunes acteurs sont filmés en direct sur le plateau avec une caméra infra rouge alors que défilent derrière eux tantôt ces images, tantôt des images pré filmées. L'histoire de Kiwi est terrible et ne finit bien que parce que le film était destiné au départ à un public adolescent. On prépare les jeux olympiques dans la ville où ils vivent et il faut dégager la racaille. Les autorités ont donné l'ordre à la police d'évacuer les habitants des bidonvilles qui seront détruits. La police pourchasse les enfants, dans le meilleur des cas les emprisonne, mais n'hésite pas à les tuer. Pour survivre, ces enfants et adolescents qui se sont constitués leur famille et portent tous un nom de fruit ou de légume, mendient, volent, et se prostituent afin de gagner de quoi survivre et accomplir leur rêve: acheter une maison. »

LES TROIS COUPS

Mise en ligne samedi 26 JUILLET 2008

Dans « Kiwi », Daniel Danis, un des dramaturges québécois les plus joués à l'étranger, s'intéresse aux enfants de la rue. Voilà une pièce bouleversante, un spectacle original et absolument nécessaire qui devrait intéresser un vaste public (à partir de 13 ans) pour le sujet, bien sûr, mais aussi son traitement, qui accorde une large place aux arts visuels. La pièce commence alors que Kiwi a douze ans et se termine l'année de ses quinze ans. Trois années de cauchemar qui se termine pourtant comme un conte (...) Le langage filmique est virtuose : angles, cadrages, perspectives, échelles de grandeur, flous, grains de l'image, rythmes, tout est savamment pensé. Et la maîtrise formelle de ce spectacle sert parfaitement la langue fleurie et fruitée de Daniel Danis.

Une écriture très imagée, lumineuse, ouverte sur des horizons meilleurs. Parce que, avec ce remarquable « théâtre-film », la réalité, prise en pleine figure, se frotte au conte moderne.

Les enfants des rues

L'expression « enfant des rues » désigne de façon générale un enfant (au sens de personne mineure) qui vit dans et de la rue, au sein d'une ville. Son sens et son utilisation sont débattus : alors que ce terme est parfois jugé péjoratif et dépréciatif, d'autres estiment au contraire qu'il donne à ces enfants une identité.



Les enfants des rues sont le plus souvent soit des sans-domicile, soit des enfants ayant un domicile mais travaillant dans les rues ; ils peuvent aussi vivre avec leur famille dans la rue, ou dans un refuge pour enfants des rues ; certains travaillent, et vont à l'école en même temps.

Il existe de nombreuses situations différentes, et l'appellation « enfants des rues » n'est qu'une façon commode de désigner ces différents modes d'existence.

Les guerres, l'archaïsme de certaines structures sociales, l'industrialisation sauvage et désordonnée, la démographie galopante, la désintégration des liens sociaux sont les effets les plus destructeurs sur des millions d'enfants. Pour un enfant sur dix environ, la rue est devenue son foyer.

Statistiques

Le nombre total d'enfants des rues est inconnu. L'Unicef estime qu'il y en a plusieurs dizaines de millions dans le monde. Il n'y a pas de recensement de ces enfants, et les seules sources sont des estimations d'associations locales, faites au niveau d'une ville.

Les estimations font état de 11 millions d'enfants des rues en Inde, 445 000 au Bangladesh, 250 000 au Kenya, 200 000 à Kinshasa.... En tout, l'Unicef estime à 120 millions le nombre d'enfants qui vivent dans les rues, la moitié de ces enfants vit sur le continent sud-américain, et 30 millions en Asie.

Qui sont-ils ?

La majorité des enfants des rues sont des garçons, les filles étant le plus souvent obligées de rester à la maison. Ils ont entre 5 et 16 ans, mais il est courant d'en rencontrer qui ont à peine 3 ou 4 ans aux côtés de frères plus âgés qui assurent leur protection.

Les filles travaillent de façon moins visible comme domestiques, ouvrières dans des ateliers clandestins ou comme prostituées dans des établissements spécialisés.

Le travail des garçons est celui, dans la rue, du bricolage, de la vente, du cirage de chaussures...

La plupart des associations et organismes s'accordent pour affirmer que les enfants des rues sont davantage exposés que les autres enfants, notamment le risque d'exploitation (travail forcé, exploitation sexuelle), mais aussi de vulnérabilité face aux dangers de la ville : conditions météorologiques, maladies liées à l'eau, la nourriture ou la pollution, dangers de la circulation, agressions...

Dans la majorité des cas, ils sont issus de familles nombreuses rurales que le mirage des villes a poussé à migrer. Actuellement, près de la moitié de tous les enfants des pays en voie de développement vit dans des agglomérations urbaines, c'est-à-dire pour la plupart dans des bidonvilles.

Les enfants des rues ne rentrent pas tous dans la même typologie. Les organismes spécialisés les classent en trois groupes :

- Les enfants qui ont conservé une relation constante avec leur famille, c'est à dire qu'ils vivent avec leur famille dans la rue.
- Les enfants qui travaillent dans la rue y passent leur journée et une partie de la nuit. Ils gardent cependant un contact permanent avec leur famille qui possède un domicile, même précaire. L'action de ces enfants dans les rues est souvent un apport non négligeable pour la famille. Leur présence dans la rue est également liée à de graves problèmes familiaux.
- Les enfants démunis, qui n'ont plus aucun contact avec leur famille constituent les cas les plus critiques. Leurs origines sont diverses. Ils peuvent être orphelins, enfants réfugiés ou déplacés, avoir été chassés de la maison pour réduire le nombre de bouches à nourrir, avoir été abandonnés par les parents qui n'arrivent pas à survivre ou encore des fugueurs comme c'est le cas dans de nombreux pays occidentaux.

Une fois à la rue, ils sont livrés à eux-mêmes, dorment sur des bancs ou à même le trottoir ; les plus débrouillards se construisent des abris en carton.

D'autres, comme en Russie, vivent dans les égouts. Pourchassés par la police, livrés à l'indifférence, ces enfants ont très peu de chances de trouver assistance. Seules les ONG, lorsqu'elles existent, tentent d'apporter un réconfort.

Les métiers de la rue

Beaucoup exercent une activité laborieuse pour trouver de quoi subsister pour eux-mêmes mais aussi pour leur famille. Dans ce cas, ils deviennent un vecteur économique indispensable.

Ils exercent de nombreuses activités : livreur, gardien ou laveur de voitures, cireur de chaussures, vendeur, nettoyeur de tombes comme au Pérou, tireur de pousse-pousse, pousseur de chariots-taxi comme aux Philippines...

Les dangers de la rue

Les enfants rencontrent des dangers ou des dérives qui leur sont souvent fatals. Les intempéries, les privations, le dénuement, les maladies ; auxquels s'ajoute la loi du plus fort, les exposent aux rencontres les plus nuisibles.

Les petites filles sont sollicitées sexuellement dès leur plus jeune âge et finissent par se prostituer. D'ailleurs, dans la plupart des pays, la prostitution des filles et des garçons se banalise et constitue une source de revenus pour les enfants.

Enfin, la plupart connaissent la drogue, même les plus petits. Ils consomment la coca, la marijuana, les déchets de cocaïne, le cacao sabanico dont les pépins sont hallucinogènes ou encore des mélanges tels que le pipo en Colombie (mélange de lait, d'essence et d'alcool local).

Mais la vraie drogue des pauvres, la plus répandue, est la colle des cordonniers. On la verse dans un sac en plastique avant de la respirer. Il arrive aussi que faute de colle, les enfants débouchent les réservoirs d'essence des voitures pour en inhaler les vapeurs. Dans les pays industrialisés, ce sont le crack et l'extasy qui font le plus de ravages.



Les enfants et les gangs

Les enfants des rues se rassemblent en bandes ou en gangs. Dans certains pays, ces bandes qui peuvent atteindre une centaine d'enfants, constituent de véritables fléaux. Libérées de toutes contraintes sociales, rejetant les lois et les institutions, elles ont leur langage, leurs codes, leurs territoires, leur organisation et vivent principalement de vols, de cambriolages et d'agressions.

Mais le risque le plus grand pour ces enfants est de se faire enrôler dans de véritables gangs criminels qui vont les utiliser pour le trafic de drogue, la mendicité, les agressions armées.

Quelques exemples

En Europe de l'Est, l'utilisation des enfants des rues est un phénomène très préoccupant depuis l'éclatement de l'empire soviétique. Les délinquants louent les services des enfants pour écouler des marchandises volées, vendre de la drogue et des armes. Ils seraient près d'un million dans la rue aujourd'hui.

En Italie, la Camorra napolitaine, la Mafia sicilienne utilisent des milliers d'enfants pour assumer l'acheminement de messages, la levée des impôts de protection, la vente de cigarettes et pour accomplir des crimes. En Sicile on appelle ces enfants des « Baby Killer ».

Aux Etats-Unis, les armes à feu sont la première cause de mortalité chez les enfants et les adolescents masculins. Toutes les deux heures, un enfant est tué par balle. Des milliers d'élèves ont été expulsés de leur établissement scolaire pour avoir tenté d'y introduire une arme à feu.

Bangladesh : plus de trois millions d'enfants âgés de 5 à 15 ans constituent 72% des miséreux en zone urbaine.

Cambodge : dans les grandes villes, 30% des sans domiciles sont des enfants.

Inde : plus de 20 000 enfants sont dans les rues à Delhi.

Indonésie : on estime à 7500 les enfants réfugiés dans le métro.

Birmanie : plus de 8000 enfants sont dans les rues de la capitale, Rangoon.

Népal : près de 10 000 enfants dans les rues de Katmandou.

Philippines : 60 000 enfants dans les rues de manille, dont 100000 dans le métro.

Turquie : 20 000 enfants de 7 à 15 ans subsistent dans les rues d'Ankara en faisant des petits métiers. Ils sont autant à Istanbul.

Chine :

Plus de 10 millions d'enfants clandestins naissent chaque année en milieu rural et cela en marge du planning officiel des naissances qui n'autorise qu'un seul enfant par couple. N'étant pas déclarés, ils sont condamnés à une existence marginale Ce sont eux qui viennent grossir les rangs des enfants des rues lors des flux migratoires.

Nicaragua : 20000 sont livrés à eux-mêmes dans les rues de la capitale Managua.

Colombie : beaucoup de parents abandonnent leurs enfants pour des raisons économiques. On compte plus de 50 000 abandons par an.

Guatemala : plusieurs dizaines de milliers d'enfants sont orphelins.

Russie : chaque année 60 000 enfants fuguent pour fuir les coups, les traitements cruels. Tous vont vers les grandes villes et on estime à plus de 800 000 les enfants dans la rue dans toute la fédération de Russie.

Zaire : au moins 40 000 enfants sont dans les rues des principales villes du pays. Réputés pour porter malheur, ils sont appelés « enfants sorciers » par la population qui les fuit et les persécute.

France : on estime à 40 000 le nombre d'enfants livrés à eux-mêmes. Chiffre en nette augmentation, provoqué par les flux migratoires venant des pays de l'est et notamment des minorités Tziganes Roumaines.

Etats-Unis : 1 850 000 enfants sont portés disparus chaque année ; la majorité d'entre eux sont des fugueurs. 10 000 à 20 000 ne sont jamais retrouvés et deviennent, pour la plupart, des enfants des rues.

SOURCES : UNICEF

SUPPORT : ARTICLE DE JOURNAL (joint en annexe) :

« En vue des JO, Pékin rase gratis »

On peut établir un parallèle entre la situation décrite dans l'article et ce qui est évoqué dans la première scène de « KIWI » :

« Vous avez trois jours pour déguerpir du bidonville ! on va construire des résidences pour les J-O, on se débarrasse de la racaille » (scène 1, page 2).

Atelier d'écriture 1:

Proposer aux élèves d'imaginer des commentaires d'habitants expulsés des vieux quartiers de Pékin, les « hutongs », en s'inspirant des témoignages cités dans l'article :

« Un récalcitrant s'est immolé par le feu »

« Un couple de retraités s'est tranché les veines »

« Le bureau m'a offert la moitié de ce à quoi j'avais droit... »

« Je ne veux pas habiter l'un de ces immeubles... »....

Comme dans le texte de Daniel Danis, on pourra essayer de faire parler des habitants au présent, racontant leur histoire, leur expulsion, et la destruction de leurs maisons. L'utilisation du présent se fait sous forme directe, en prise avec la situation décrite. Afin d'aider à « visualiser » les situations, la lecture de l'article « Pékin rase gratis » est très utile en ce sens qu'elle donne de nombreux éléments concrets de description.

Atelier d'écriture 2 :

On peut imaginer le même type d'exercice en mettant Kiwi et Litchi en situation, à Pékin. Ils racontent les coups de bulldozers, les évictions forcées, l'intervention de la police...

L'utilisation du présent, de la première personne, des phrases courtes, l'expression du ressenti des deux personnages et la forme narrative peuvent être un parallèle intéressant avec l'écriture de D.Danis dans « Kiwi ».

(penser également à l'utilisation des métaphores, et à une écriture très poétique).

Atelier 3 :**A propos du texte de DANIEL KEENE :****« Une chambre à eux »** (joint en annexe)

Né à Melbourne en 1955, Daniel Keene écrit pour le théâtre, la radio et le cinéma depuis 1979, après avoir été brièvement comédien puis metteur en scène.

Depuis quelques années, son œuvre, dont la traduction est publiée pour l'essentiel aux Editions Théâtrales, est de plus en plus jouée en France (*Une heure avant la mort de mon frère, Silence complice, Avis aux intéressés, La Pluie, Les Paroles...*)

C'est à des metteurs en scène français qu'il a destiné ses textes les plus récents.

« Elle » et « Lui », les personnages de « Une chambre à eux », sont deux adolescents qui se retrouvent à la rue. On peut envisager de demander aux élèves d'imaginer pourquoi ils se sont retrouvés dans une telle situation ?

- De quel pays viennent-ils ?
- Que vont-ils devenir ?
- Quelle va être leur errance ?
- Vont-ils s'en sortir ? Grâce à qui ?

Pour répondre à ces questions, l'étude du dossier joint concernant la situation des enfants des rues dans le monde peut aider à mettre un cadre précis, concret, à cette histoire.

On peut ensuite proposer par exemple un atelier d'écriture où l'histoire de ces deux personnages se poursuit.

La mise en jeu du texte court de Daniel Keene peut se faire dans la classe.

Dans le cadre d'un atelier théâtre, on pourra proposer aux élèves de travailler sous forme d'improvisations à partir du texte de Daniel Danis et de celui de Daniel Keene ; Elle et Lui, Kiwi et Litchi se rencontrent : ils sont tous à la rue, recherchent un abri, ont un vécu différent mais éprouvent tous la même souffrance.

Comment les faire se rencontrer ? Dans quelles circonstances ? Que peuvent-ils se dire ? Peuvent-ils avoir un avenir commun ? Comment peuvent-ils se raconter leurs expériences respectives ?

Enfants des rues, Meher Pestonji, Mercure de France, 2007.

Les enfants de rues d'Afrique centrale, Bernard Pirot, Karthala Editions, 2004.

Enfants des rues, Ta Chung Chang, Actes Sud Junior, 2007.

Accusé à tort d'avoir brûlé des copies d'examen, Hou Schichun frappe le principal de son collègue et s'enfuit. Perdu dans les rues de Taipei, le collégien en rupture de ban se retrouve mêlé à une histoire de machine à sous impliquant une bande d'adolescents marginaux. Ces cassés de la vie ont élu domicile dans une décharge automobile. Leurs aventures culmineront en une équipée sanglante. L'errance de cet adolescent témoigne des failles de toute une société : familles déstructurées, guerre des gangs, corruption, violence politique...

Enfants des rues en Chine, D. Stoecklin, Editions Karthala, 2000.

La censure autour d'une réalité sociale n'a pas empêché l'auteur de côtoyer les enfants qui survivent au quotidien dans les rues de Shangäi. Il restitue la rue telle qu'elle est vécue par les enfants mendiants et les enfants vagabonds chinois.

Enfants des rues de Bombay, Anne Sophie Tercier, Karthala, 2003.

Si l'Inde compte aujourd'hui un milliard d'habitants, le pays se distingue aussi par une population très jeune. Snehassadan, « la maison de l'amitié », en marathi, est une association indienne qui agit auprès des enfants des rues de Mumbai. Ce livre est l'occasion de rendre hommage à tous les membres de cette organisation.

La rue des enfants, les enfants des rues, Marie Morelle, CNRS Editions, 2007.

Yaoundé et Antananarivo

« On a tiré sur moi. Quand je suis tombé, ça m'a fait comme si je rêvais. Les gendarmes, eux, ont dit : « bon, on va t'amener à l'hôpital, et on va te couper les pieds...et les mains » Puis une femme m'a dit : « fais ta dernière prière. Si tu as tué alors dis le à Jésus parce que tu vas mourir. » Moi je reste comme ça. Mon cœur me dit que c'est vrai. Que je vais mourir ».

Pour comprendre les itinéraires des enfants des rues, Marie Morelle les a suivis de Yaoundé à Antananarivo. Elle nous révèle les lignes brisées de leur vie, de l'enfance qu'on meurtrit et détruit.

Enfants des rues, Elizabeth Laird, Gallimard jeunesse, 2004.

Les enfants des rues du Brésil XVIème siècle-XXème siècle, Ligia Costa Leite, L'Harmattan, 2003.

A la recherche des enfants des rues- questions d'enfance, Séverine Tessier, Editions Karthala.

En vue des JO, Pékin rase gratis

La ville détruit ses vieux quartiers et expulse ses habitants contre des indemnités indignes.

Par Abel SEGRETIN

Libération - Mardi 11 juillet 2006

Pékin intérim

Tous les travaux doivent être finis dans un an et demi, le temps que la poussière des chantiers retombe avant la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Après avoir rasé au sol et reconstruit l'équivalent de la superficie de Paris intra-muros, la municipalité de Pékin s'attaque aux derniers quartiers historiques, détruits à la hâte et vidés de leurs habitants. Juste au bord sud de la place Tiananmen, l'un des principaux coeurs de la capitale disparaît sous les coups de bulldozers. Un peu l'équivalent du Marais parisien, le quartier de Qianmen compte environ 100 000 habitants, qui ont été sommés de quitter leurs foyers au début du printemps. Un mois pour déménager en acceptant les maigres compensations proposées, faute de quoi, c'est l'expulsion manu militari.

Abrupte. Dans un décor de ruines et de gravats, la vie des ruelles continue. Car beaucoup d'habitants ont refusé de partir, parfois dans des conditions tragiques. En mai, un récalcitrant s'est immolé par le feu quand la police a brisé les portes de son magasin et jeté tous ses articles sur la chaussée. En juin, un couple de retraités s'est tranché les veines quand des camions de déménagement sont venus emporter leurs meubles et eux avec vers une banlieue désignée d'office. *«Les feuilles tombent près des racines, nous voulons mourir où nous sommes nés»* furent les dernières paroles de la vieille dame. Des récits similaires circulent dans tout ce quartier de 25 hectares, ville chinoise traditionnelle par opposition à la ville mandchoue des empereurs, datant des Qing du XVIIe siècle. Qianmen abritait autrefois les maisons de thé, les riches marchands, les poissonniers, les bordels et les étudiants. Il est aujourd'hui promis à une disparition abrupte.

Pour la municipalité, c'est une aubaine. A la place des quelque 30 000 foyers expulsés, le plan d'urbanisme prévoit de construire des galeries marchandes *«haut de gamme»* et 800 maisons de *«style traditionnel»* dont le prix d'entrée sera de 20 millions de yuans (2 millions d'euros) chacune ! Qui les achètera ? *«Notre pays ne manque pas de fonctionnaires corrompus»*, ironise un riverain. A ce prix-là, aucun espoir pour les habitants de revenir dans leur quartier. On leur propose 8 000 yuans (783 euros) par mètre carré ou un logement dans une cité-dortoir à plus de quinze kilomètres du centre, au-delà du cinquième périphérique. De quoi irriter, d'autant que la corruption s'est généralisée. *«Le bureau municipal m'a offert la moitié de ce à quoi j'avais droit. Ils voulaient garder le reste ! Comme j'ai refusé, ils m'ont menacé avec des ouvriers-vigiles, relate Yu Jinghui, né ici dans les années 30. J'ai eu gain de cause, mais, de toute façon, je dois partir habiter en banlieue. Et, avec ce que j'ai obtenu, je n'aurais pas un bon appartement.»* A travers les nombreux chantiers de la ville, on entend des dizaines de fois la même histoire : évictions forcées, indemnités faibles, corruption et intimidation.

Quelques associations de propriétaires tentent des procès. En vain. *«La presse est forcée de rester muette, il n'y a pas de débat public autorisé. L'argent l'emporte sur l'héritage historique»*, déplore la militante Hua Xinmin. Urbanistes et architectes, eux, se plaignent surtout du manque de transparence, d'appels d'offres truqués, de qualité minimale et de la rentabilité à court terme des projets retenus. Une responsable de l'Unesco à Pékin a récemment évoqué la *«gravité de la situation à cause de la collusion entre les cercles économiques et politiques»*. Parfois, un fusible saute : le vice-maire de Pékin chargé de superviser toutes les constructions en vue des JO vient d'être évincé pour collusion. Mais les démolitions continuent.

Les autorités préfèrent employer le terme *«réhabilitation»*, car, paradoxalement, tous ces quartiers centraux en cours d'abattage sont officiellement classés *«patrimoine historique et culturel»*. Effectuée au nom des JO, cette «réhabilitation» à la pékinoise consiste à raser au sol les mieux situées des *hutong*, ces lacs de ruelles dont certaines ont plus de six cents ans, tout en conservant les grands monuments et quelques demeures typiques. A la place, on aménage ici un parc public, là un quartier de bars et de boutiques, ou encore une rivière où pourront circuler des bateaux pour touristes. Et, surtout, quelques projets immobiliers de luxe. *«La ville subit d'un coup des transformations qui se sont faites progressivement dans les grandes villes occidentales, à savoir un centre-ville au prix de location super-évalué, explique l'architecte belge Nicolas Godelet installé à Pékin depuis quatre ans. Le problème, c'est ce qui pourrait remplacer les vieux quartiers : une sorte de Disneyland imageant l'esprit ancien, vidé de ses habitants originels. L'identité de la ville est en métamorphose brutale.»*

Cours surpeuplées. Il faut dire que bon nombre de ces quartiers historiques, faits de maisons à cours carrées d'un seul niveau, très arborées, sont aujourd'hui insalubres. Durant l'ère maoïste, ces foyers de *«bourgeois capitalistes»* ont été réquisitionnés de force et occupés une famille par pièce. Les jeunes issus de ces familles *«accueillies»* y voient un symbole de ghetto, à cause du manque d'intimité et de confort. Car, après cinquante ans d'occupation, les cours sont surpeuplées, sans sanitaires, et les structures dégradées faute d'entretien. Sans laisser de vraies chances aux anciens propriétaires de réinvestir leur bien, les autorités font main basse sur ces terrains précieux, avec l'appui des promoteurs. Dans certains quartiers du centre-ville, des projets résidentiels populaires de plusieurs dizaines de milliers de personnes ont bien vu le jour. Labellisé *«nouveaux hutong»*, ces îlots en béton de six étages, couverts d'un toit noir, auraient pu être réussis s'ils n'avaient pas été aussi mal et vite construits. Après quatre ans, les murs sont déjà fissurés, la tuyauterie en plastique régulièrement bouchée.

«Je ne veux pas habiter l'un de ces immeubles, lance Wang Wei, assis devant son restaurant en passe d'être rasé. La police peut venir, je ne partirai pas. Ici c'est pauvre, mais c'est chez moi. Si le maire voulait faire du bien, il nous donnerait les moyens de refaire nos maisons. Celui à qui j'en veux le plus, c'est Samaranch. Pékin n'était pas prête pour les JO. En les lui offrant, il a signé l'arrêt de mort de cette ville.»

« UNE CHAMBRE A EUX »

DANIEL KEENE

traduit de l'anglais -Australie- par Séverine Magois
Editions Théâtrales Jeunesse.

PERSONNAGES :

Elle

Lui

Nuit tombante.

Deux adolescents, un garçon et une fille.

Ils marchent dans une rue déserte, ils portent leurs effets dans des sacs en plastique.

Lui.- Si on avait un peu plus d'argent on pourrait prendre une chambre.

Elle.- Où ?

Lui.- Il y a des chambres qu'on peut prendre je sais pas moi dans un hôtel il y a des gens qui vivent dans des chambres s'ils ont de quoi payer le loyer.

Longue pause

Elle.- Tu veux prendre une chambre ?

Lui.- Je viens de dire que oui

Elle.- Non pas du tout tu as juste dit qu'on pourrait

Lui.- De quoi tu parles ?

Elle.- De toi et moi

Lui.- Quoi toi et moi ?

Longue pause

Elle.- On reste ensemble

Lui.- C'est bien

Il l'embrasse

Longue pause

Elle.- J'ai fait un rêve qui parlait de toi tu devenais fou

Lui.- Ah oui ?

Elle.- Tu mourais

Lui.- Comment ?

Pause

Elle.- Tu avais vraiment froid et tu n'avais nulle part où aller et tu marchais et marchais et puis tu as trouvé une adresse une vieille boutique qui était toute fermée et vide et tu as forcé la porte c'était une vieille boulangerie et tu es resté dedans mais tu avais toujours froid donc tu as grimpé dans un des grands fours qu'ils avaient là-dedans et tu as fermé la porte et tu t'es réchauffé vraiment réchauffé tout replié dans le four et puis tu as voulu sortir tu essayais mais tu ne pouvais pas et tu es devenu fou dedans le four et tes yeux te sortaient de la tête et tu as arraché tous tes vêtements parce que tu avais si chaud mais tu ne pouvais pas tous les arracher parce que tu pouvais à peine bouger tu étais tout écrasé tu hurlais et hurlais et hurlais et puis tu es mort tu t'es juste étouffé et puis quelqu'un t'a trouvé et quand il a ouvert la porte du four tu es tombé juste à terre et tu étais tout noir tu étais noir comme si on t'avait brûlé mais on ne t'avait pas brûlé tu étais juste devenu noir de folie

Pause

Lui.- pourquoi tu as rêvé de ça ?

Elle.- Je ne sais pas

Lui.- parce que tu me veux mort

Elle.- Non

Lui.- Je mourrai un jour

Elle.- Moi aussi

Lui.- C'est donc ça

Pause

Elle.- Tu crois qu'ils nous cherchent déjà ?

Lui.- ça ne fait pas très longtemps qu'on est partis

Elle.- Quel genre de chambre on pourrait prendre ? J'aimerais une grande chambre avec une fenêtre et un bon lit et des rideaux à la fenêtre comme ça on pourrait les fermer et empêcher la lumière de rentrer on pourrait prendre une chambre comme ça ?

Pause

Lui.- Peut-être qu'on peut en prendre une ?

Elle.- Mais on a pas assez d'argent

Lui.- Il faudra d'abord qu'on trouve de l'argent

Elle.- Comment on en trouvera ?

Lui.- On trouvera une solution

Elle.- Tu es très fort pour trouver des solutions

Lui.- C'est vrai

Pause

Elle.- tu peux en trouver une bientôt ?

Lui.- J'essaierai

Elle.- Parce que j'ai froid

Lui.- Moi aussi

Longue pause

Elle.- ce sera notre première nuit ensemble

Lui.- Oui

Ils s'enlacent